



**HAL**  
open science

**Adelbert von Chamisso, en marge**  
Frédéric Torterat

► **To cite this version:**

Frédéric Torterat. Adelbert von Chamisso, en marge. ADEFFI Annual Conference 2004, Nov 2004, Limerick, Irlande. halshs-00076795

**HAL Id: halshs-00076795**

**<https://shs.hal.science/halshs-00076795>**

Submitted on 28 May 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LA QUESTION DE LA MARGINALITÉ CHEZ ADELBERT VON CHAMISSO

Frédéric TORTERAT  
UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE  
ft-fla@netcourrier.com

### 1. L'éternel *entre-deux*

Parmi les écrivains romantiques de la première moitié du XIXe siècle, il en est peu qui, autant que Chamisso, aient pris une distance aussi incontestable à la fois vis-à-vis de leur pays d'enfance et de leur temps. Pour ainsi dire franco-allemand, Adelbert von Chamisso se révèle tantôt l'un ou l'autre, tantôt les deux simultanément, ce qui le place notamment en marge de la plupart de ses contemporains, lesquels sont moins hésitants sur la question de la nationalité, et ce sera, peut-être avant tout, dans son refus de rejoindre sa famille dans son pays natal que s'affirme pour la première fois l'auteur, alors tout juste sorti de l'adolescence. Né le 30 janvier 1781 à Boncourt, en Champagne, il aura été contraint de fuir avec les siens la Révolution française pour Berlin, où on lui confiera un emploi de page de la reine Frédérique-Louise, pour l'intégrer bientôt, en 1798, dans un régiment d'infanterie prussien. Mais sa carrière militaire le laisse en proie à la désillusion, et c'est comme herboriste et comme écrivain qu'il entrera dans la postérité<sup>1</sup>.

Au-delà du conte *Peter Schlemihl wundersam Geschichte* (*L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl*), ses poèmes lui apporteront une gloire certaine, et parmi eux la série des *Frauenliebe und leben* (*Les Amours et la Vie d'une femme*) que Robert Schumann ne tardera pas à mettre en musique<sup>2</sup>. Chamisso rentre dans le cercle de Madame de Staël, après avoir fondé avec Karl August Varnhagen von Ense, en 1803, l'*Almanach des Muses*, mais plus qu'avec la mère de celui-ci, c'est avec Auguste de Staël qu'Adelbert s'est lié d'une véritable amitié<sup>3</sup>. Leur correspondance, abondante, témoigne d'une complicité du fait même des distances que prendra Auguste de Staël par rapport à ses propres compatriotes, et plus particulièrement de la politisation exagérée des débats d'ordre culturel dans son pays. Cela étant, la question de la marginalité, si elle apparaît

---

<sup>1</sup> La renommée de Chamisso en tant que botaniste se fonde sur sa parfaite connaissance de la discipline, qu'il étudiera lors de son exil à Coppet, en Suisse, puis à Berlin, dès 1812, où, après un voyage comme naturaliste dans une expédition russe, celle d'Otto von Kotzebue, à bord du *Rurik*, il sera employé jusqu'à la fin de ses jours (l'abréviation de la flore décrite par lui s'écrit *Cham.*). On notera que ses contemporains, en particulier Alexander von Humboldt et Adrien de Jussieu, ainsi que Candolle, lui ont témoigné leur estime dès ses premières années de pratique.

<sup>2</sup> Il s'agit de l'*opus* 42.

<sup>3</sup> Chamisso retiendra de Madame de Staël, en plus de son élégance d'esprit, certains motifs littéraires, comme celui de la brave allemande, « telle qu'on la trouvait (aussi) dans les romans d'August Lafontaine » (G.L. Fink, 1982 : 126).

explicitement dans la correspondance de Chamisso, s'inscrit toutefois en filigrane dans la plupart de ses œuvres, et notamment *l'Étrange Histoire de Peter Schlemihl* et le *Voyage autour du monde*. « Dépositaire d'une véritable mémoire française en Allemagne » (R.-M. Pille, 1993 : 30), le jeune écrivain a choisi la Prusse au détriment de ses origines françaises, à ce point même qu'il a pu vivre sa langue maternelle comme un embarras non dissimulé. Quant à son œuvre majeure, celle-ci présente les caractéristiques d'une invraisemblable fiction (auto)biographique où le thème de l'exil apparaît assez nettement. Effectivement, *Peter Schlemihl* rapporte l'histoire d'un « pauvre diable » qui, justement, rencontre le Diable en personne. Celui-ci lui donne la jouissance entière du monde à travers une bourse inépuisable, celle de Fortunatus, mais à la condition de lui prendre son ombre, que Peter Schlemihl cède bien volontiers. Or, presque aussitôt que le voilà pourvu, mais sans ombre, le protagoniste commence à mener une vie de paria, contraint soit de se cacher, soit de fuir la société. Le diable revient donc un an après pour lui revendre son bien, cette fois-ci contre son âme, mais Peter Schlemihl refuse, malgré les insistances de l'« homme en gris ». Le héros vieillira dans la solitude, mais l'âme sauve.<sup>4</sup>

A travers *l'étranger* Schlemihl, c'est aussi Chamisso *l'émigré* qui se remémore les pires moments de son existence (V. Van Grutgen-André, 1995), à ceci près que la marginalité de l'auteur ne relève pas que de ses origines : elle est également, en grande partie, l'aveu d'une impossibilité à s'accomplir, et surtout à s'inscrire dans son temps. Effectivement, *Schlemihl*, en yiddish, c'est le malchanceux, celui qui, en un sens, porte irrémédiablement la guigne, mais se révèle aussi « aimé de Dieu ». Serait-ce le cas de Chamisso ?<sup>5</sup> Devenu prussien, il assiste, désarmé, à la folie meurtrière des guerres napoléoniennes. Même s'il serait facile de présumer chez cet auteur franco-allemand la persistance d'un dilemme véritable, il n'en demeure pas moins qu'Adelbert présentera plusieurs fois sa démission à l'armée prussienne, qui la rejettera. Cet embarras sera toutefois explicite dans deux productions courtes qui remontent à 1806. La *Fable d'Adalbert* rapporte l'histoire du sosie de Chamisso, qui, dans son cachot, s'achemine vers une forme de pessimisme. Mais c'est sans doute dans le petit drame intitulé *Fortunatus* que le désarroi de l'auteur apparaît des plus évidents : détenteur d'une bourse inépuisable, Fortunatus a deux fils. Le premier, Ampedo, s'affirme comme philosophe, alors que le second, l'impulsif Andolosia, ne vit que des déboires, comme le ferait n'importe quel *schlemihl*. Effectivement, les « années moroses » qui suivront, à partir de 1808, ne seront égayées que par l'amitié de quelques uns, dont Hitzig, pour les enfants duquel Chamisso écrira *Peter Schlemihl*, dont il achève la première version à la fin de l'été 1813. Le jeune Adelbert accumule les déceptions et les contradictions.

D'une manière plus générale concernant la production spécifiquement littéraire de Chamisso, celle-ci commence donc, aux années 1804-1806, avec un *Almanach* qui sera publié à Berlin, et qui sera suivi par la rédaction, en 1813, de son conte, lequel ne le fera connaître en dehors de l'Allemagne qu'à la suite d'une publication jointe à un choix de poésies, en 1827. Entre temps paraîtra le *Voyage autour du monde*, qui prend d'abord la forme d'un journal, et dans lequel l'auteur s'affirme comme un témoin critique de son époque. La traduction de *Peter Schlemihl*, de son côté, devient très vite problématique : remaniée par les frères Chamisso (Hippolyte et Adelbert lui-même) en 1821, la

---

<sup>4</sup> Le motif de la rencontre hasardeuse d'un personnage céleste est courant dans les récits de culture judaïque (Cf. pour ill. l'histoire de *l'étrange invité du Rabbi Tséma'b Tsédek*). On relèvera que Chamisso conforte définitivement le coloris de ce personnage à l'occasion d'une discussion qu'il a avec Schopenhauer, en 1826, et durant laquelle les deux hommes parleront justement d'un Diable pas si noir que cela, mais *plutôt gris*.

<sup>5</sup> L'admiration de Chamisso pour Heine emprunte curieusement la même formule. Dans une lettre qu'il écrit à Schwab en 1832 (?), il en parle en l'occurrence comme d'un « gamin des rues doué par Dieu ».

version française est révisée par Amédée Pichot pour le libraire Ladvoat, après un refus de Nodier. Pichot en « épluche (l)es germanismes trop choquants », d'après les termes de Chamisso lui-même, ce qui se fait couramment dans les années 1820 (F. Weinmann, 1999 : 61)<sup>6</sup>. Quoi qu'il en soit, après une deuxième version libre de l'ouvrage, c'est la « troisième, établie en collaboration avec Chamisso et publiée l'année de sa mort, (qui) peut être considérée comme la première édition française de *Peter Schlemihl* digne de ce nom » (R.M. Pille, *op. cit.* : 79). Il sera auparavant question de l'œuvre dans un certain nombre de périodiques, notamment le *Globe*, la *Revue européenne* ou encore la *Nouvelle Revue germanique*, mais ce sera l'édition française de J.L. Schrag, revisitée par Chamisso en 1837, que retiendra le public français. L'auteur d'ailleurs n'y reviendra pas, comme pour laisser derrière lui un parcours qui a déjà été suffisamment empêché, concrétisant ainsi cette phrase du poème *Die Goldene Zeit (L'Age d'or)* : « ce qui est fait est fait » (« *Doch Geschehnes ist geschehn* »)<sup>7</sup>. Sur ce plan, les atermoiements auxquels s'est heurtée une version française définitive du conte de Chamisso sont pour le moins significatifs. A Paris en effet, on jugera d'abord que l'ouvrage de l'auteur est « trop peu de choses pour en faire un livre » (*Lettre de Chamisso à Hippolyte, du 17 mars 1821*), pour ensuite se l'accaparer sans retenue. Chamisso écrira même à Louis de la Foye, le 3 août 1822 : « Ladvoat, de son côté, a remanié d'outre en outre mon remaniement, de sorte que dans cette nouvelle opération beaucoup d'allemand a disparu, mais que beaucoup de français s'est substitué à lui (...) »<sup>8</sup>.

Pour l'auteur comme pour sa fiction, un même drame se répète : celui d'une difficulté d'exister à part entière, d'être à l'écart contre son gré. Dans ce sens, Peter Schlemihl serait plutôt une version épiméthéenne de Faust, en même temps rousseauiste de la vie en société<sup>9</sup>. D'ailleurs, cette marginalisation à *la manière de Rousseau* ressemble tout à fait à ce qui formerait une version autobiographique du récit d'auteur (Cf. L. Brouillon, 1910 ; P. Lahnstein, 1987). La préface, dans cette vue, place entre l'auteur et le narrateur une distance qui n'a rien d'innocent. Chamisso, par son intermédiaire, tente d'écarter toute possibilité d'analogie, et à ce propos, un fait révélateur mérite sans doute d'être rapporté : quand, pour se faire rétribuer par le libraire Ladvoat de sa traduction de *Peter Schlemihl*, Amédée Pichot est obligé d'admettre que le libraire n'a pas d'argent, il se contente, pour compte de rémunération, d'une édition des œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau, que personne n'avait daigné acheter.

Rousseauiste ou pas, Peter Schlemihl est bel et bien, comme le dénonce Jacques Brosse, « un personnage envoûtant pour un adolescent qui ne se reconnaît que trop bien en celui à qui le diable a volé son ombre » (Préface à l'édition Corti du *Voyage* : 7). Chamisso aurait voulu vivre les voyages de Cook, le grand navigateur, comme tant d'adolescents des années 1810, et il a effectivement grandi avec l'idéalisme de Rousseau et les projections exotiques de Bernardin de Saint-Pierre. Cette réalité est d'ailleurs bien rendue dans les portraits picturaux qui sont dressés de l'auteur par ses contemporains, comme

---

<sup>6</sup> On ne peut toutefois concevoir, ici, une pseudo-traduction, au sens not. d'I. Collombat 2003 (149). C'est la grammaticalité des phrases qui est corrigée, et les reformulations portant sur des paragraphes entiers ne sont pas si abondantes qu'on a pu le laisser entendre.

<sup>7</sup> La suite directe n'en est pas moins explicite, au moment où Chamisso déclare que celui « (...) qui a semé des chardons ne verra pas mûrir du froment » (*Und wer Disteln hat gesät wird nicht Weizen reifen sehn*).

<sup>8</sup> Devant une telle problématique du passage de l'allemand au français, Heine va jusqu'à parler d'« élagage » devant une traduction des *Tableaux de Voyage*, parue alors chez Renduel. Or, de l'épluchage à l'élagage, la nuance est ténue.

<sup>9</sup> Faust se veut prométhéen, mais ne sera, en fin de compte, qu'épiméthéen, tout comme Schlemihl et tant d'autres. L'écrivain, comme le philosophe, ne s'épanouirait-il vraiment que lorsqu'il en vient à admettre combien sa démarche est aporétique ?

Robert Reinicke, qui a peint en buste un Chamisso dans une stature à la fois timide et solide, pourvue d'une fierté mélancolique : on dirait qu'il fait semblant de bouder, qu'il est entre deux âges. Quelquefois pris en porte-à-faux, celui qui s'est donc résolu à partir, se voit contraint d'être l'un ou l'autre, à défaut de quoi il prend donc le parti d'être ni l'un, ni l'autre, dans le drame d'une histoire à la fois individuelle et plurielle que résume F. Tellier 2003 dans ces termes (95-96) :

Ce n'est pas un hasard si dans l'« Avant-Propos » de la *Comédie Humaine*, Balzac s'identifie au leader de l'Irlande et à Napoléon. Comme eux l'écrivain commande, il commande au réel en un acte qui n'est pas un acte de pure idéalisation, mais qui institue l'intention autour de laquelle la société peut dépasser l'atomisme du détail, l'écrasante diversité des situations particulières pour se recomposer dans la trame d'un même drame.<sup>10</sup>

Chamisso-Schlemihl subit l'imprégnation du monde alentour auquel il tente de s'intégrer, tout en lui résistant dans une certaine mesure, ce qui n'est pas sans rappeler la formule de Karl Jaspers sur la « situation-limite de la faute ». La marginalité linguistique qu'a vue Chamisso se révélera ainsi, surtout, dans la parution difficile de son ouvrage *Peter Schlemihl* dans une langue maternelle qu'il regrette en partie, contrairement aux versions de ses autres productions, lesquelles ne feront pas l'objet d'un débat aussi emporté, même si le *Voyage* rédigé par Chamisso à partir de son *Journal* corrige lui aussi le mauvais traitement éditorial infligé à une précédente version. Or, on retrouve cette difficulté d'être dans le positionnement même de sa fiction dans le domaine des genres littéraires.

## **2. De *Peter Schlemihl* au *Voyage autour du monde* : le biographique et son contexte**

Chamisso fait sans doute davantage office d'anecdotier que de romancier, même s'il n'hésite pas à romancer des passages, entre autres, du *Voyage*. D'un autre côté, aborder *Peter Schlemihl* d'emblée dans une problématique de genre littéraire représente un pari que nous ne recommanderons pas : tout comme Chamisso lui-même, Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, parlera d'un « petit conte (...) traduit du hollandais » ; dans les *Illusions perdues*, Balzac y fera allusion en parlant d'un plaisant ouvrage que s'arrachent, à Paris, les « jeunes gens (...) dénués d'argent ». Auguste de Staël, quant à lui, évoquera un « roman » (*Lettre à Chamisso du 14 décembre 1821*), tout comme Ferdinand de Cornot, là où Pigoreau et Jourdain verront, de leur côté, une « nouvelle ». Quelle que soit l'attribution de genre qu'on puisse employer à son propos, on conviendra que *L'Étrange Histoire* présente au moins en partie les caractéristiques de la fiction (auto)biographique. La confusion Chamisso/Schlemihl, mêlée de renvois à la vie de l'auteur, demeure d'ailleurs visible dans l'ensemble du conte à travers une ressemblance troublante, mais aussi les deux songes du protagoniste, où Schlemihl voit Chamisso en personne. Quant à la résonance biblique de Peter, *Pierre*, celle-ci va de pair avec le rappel au *Talmud*, dans lequel *Schlemieh* (ou *Schlehumihl*), amant de la femme d'un rabbin, pris sur le fait, devient la représentation typique du juif errant.

En matière d'errance justement, le *Voyage* rapporte l'expédition à laquelle participera Chamisso entre 1815 et 1818 de par le monde, et à l'occasion de laquelle il écrira un passionnant journal. Or, très tôt, on comprend que la version définitive du texte revient pour une part sur une vie empreinte de

---

<sup>10</sup> Dans une lettre adressée à son frère Hippolyte du 17 mars 1821, Adelbert confesse d'ailleurs qu'il se voit comme « étranger à votre littérature et à votre langue » (c'est nous qui soulignons).

marginalité qui laisse l'écrivain en proie au hasard des crispations nationales. Selon René-Marc Pille en effet (*op. cit.* : 18), « s'il est possible d'étudier l'œuvre d'un Goethe ou d'un Balzac sans s'intéresser à leur réception dans tel ou tel autre pays, la même démarche serait singulièrement appauvrissante dans le cas d'un auteur qui n'a jamais renié ses origines et dont les relations qu'il entretient avec la France font partie intégrante de sa personnalité. En un mot, la réception de Chamisso en France est constitutive de sa biographie ». Cela étant, la marginalité de l'auteur ne se saisit pas tant dans les « anecdotes caractéristiques » qu'il rapporte de son voyage que dans les insertions et surtout les « digressions » qui parcourent l'œuvre. Ces révélations sont tantôt d'ordre personnel, tantôt d'ordre général, mais toutes contribuent à révéler la portée même de cette mise en marge qui n'a jamais vraiment ressemblé à quelque mise à l'écart concertée. Cela dit, c'est *a priori* d'abord comme naturaliste que l'auteur aura la possibilité d'être lui-même. Il s'en explique en outre ainsi, dans le *Voyage* (37) : « Les événements mondiaux de l'année 1813, auxquels je n'avais pas le droit de participer activement – je n'avais plus de patrie, en effet, ou plutôt je n'en avais pas encore –, me déchirèrent bien des fois et de tous côtés, sans me détourner de ma voie ». L'étude de la nature l'incite donc, dès 1812, à agir plus concrètement sur son existence :

C'était la première fois que j'intervenais de manière active dans mon histoire et lui imprimais un cours, et je traçais pour elle la direction qu'elle a depuis imperturbablement suivie. (*id.*)

Cette distance que prend Chamisso vis-à-vis des événements du moment l'incite alors à envisager les exagérations politiques qui lui sont contemporaines avec un recul d'exception. Il en tirera même des questions et des *remarques* en un sens visionnaires, et qui ne dépareilleraient pas avec certaines conclusions que l'on tire aujourd'hui de notre transition du XXe au XXIe siècle (46) :

Comment une époque comme la nôtre, dont le caractère est précisément d'abattre les frontières, de fondre toutes les nationalités, et de faire des affaires d'un peuple celles de tous les peuples (...), comment l'époque de l'imprimerie et des postes, des véhicules à vapeur sur eau et terre, de la presse rapide, des journaux et des télégraphes pourrait-elle avoir une autre architecture que celle qui est nécessaire pour construire les routes et les ponts, les canaux, les ports et les phares ?

Malgré l'essor des innovations techniques, la « vieille Europe » suscite ainsi un désir de repli. De même la *schlemihlitude* est-elle l'« envers de la guigne » (Pierre Péju, 1989 : 11) et Schlemihl apprend-il bientôt qu'il est désormais considéré comme un « fondateur et bienfaiteur » (du *Schlemihlium*), de même, dans le *Voyage*, l'ensemble nous dévoile, suivant J. Brosse (*op. cit.* : 8), « l'autre face de l'écrivain romantique », mais cette fois-ci dans une problématique que nous pourrions appeler, à la suite d'Aline Gohard-Radenkovic, de déplacement et de migration.

### 3. L'ombre et le reflet : une manière de verbaliser sa marginalité ?

Il n'est sans doute pas superflu de rappeler que, par son désir de distinction et surtout d'*inscription* au sens sociologique, le romantique du début du XIXe siècle tente d'échapper aux indistinctions de la foule et de s'en démarquer, sans s'y soustraire forcément, comme le feront encore les dandys des années 1860-1880. Cela touche aussi bien évidemment à la nation, « dimension essentielle de l'identité sociale » (C. Pacaud, 1999 : 38). Or, pour reprendre l'expression de W. Feudel (1988), Chamisso est un émigré devenu « médiateur

», au cœur donc des « transferts culturels » (1982 : 17), qui ont contribué à la très irrégulière reconnaissance mutuelle entre la France et l'Allemagne. Dans ce sens, Chamisso/Schlemihl concrétisent en somme ce que Faust, autre individu mythique, a vu s'abstraire en partie : l'impossibilité d'aboutir entièrement à ce à quoi l'on aspire. Pour autant, Faust est un mythe occidental dont Schlemihl n'est nullement une parodie, ni moins encore un plagiat, même s'il figure un *Faust* de Chamisso dans l'*Almanach*, lequel recevra, entre autres, les félicitations d'un certain Fichte<sup>11</sup>.

On s'est beaucoup questionné sur le sens à donner à cette ombre (*der Schatten*) de Peter Schlemihl, reformulée dans un « reflet » dès les premières pages du *Voyage*, et à propos de laquelle, comme on l'imagine, tout le monde y va de sa supposition – d'autant que Chamisso, lui, n'a jamais fait que brouiller délibérément les cartes à ce sujet. Par exemple, entre autres hypothèses, G.L. Fink propose de voir, dans *Peter Schlemihl*, une démonisation de l'argent cristallisé à travers la société de M. John, « frivole », et se plais(ant) « à renverser les valeurs établies » (*op. cit.* : 125). Pour reprendre à nouveau Jacques Brosse (*op. cit.* : 17), « les explications surabondantes des commentateurs de *Peter Schlemihl* au fond n'expliquent rien, sinon la genèse d'un mythe ». On aura la possibilité de se représenter les hypothèses formulées notamment à l'appui de l'article de Volker Hoffmann, dans les actes du colloque de 1981 (133 et suivantes), lequel conclut d'ailleurs de son côté sur une « histoire réflexive et pédagogique » (134).

Quoi qu'il en soit, sous-jacente à celle des ajustements à caractère linguistique et plus généralement des spécificités culturelles des deux pays, la problématique du patriotisme culturel opère comme un non-dit qui s'imisce insidieusement dans les relations qu'entretient Chamisso avec les Français. Le *Voyage* reprendra, à bien des égards, ce motif, mais pour mieux s'en détourner, et pourquoi pas ironiser à son sujet. Quand par exemple à Londres, Chamisso rencontre un certain Sir Hamilton Smith qui l'interpelle en français, c'est en allemand qu'Adelbert lui répond (« C'est ma langue maternelle ! » : 318). Or, son interlocuteur ayant bien compris le trouble que dénonce un tel réflexe, sa réplique est d'autant plus significative, quand il enchaîne, tout à coup : « nous parlerons donc allemand ». Notons en passant que, dans la rubrique des digressions, Chamisso ne s'empporte pas moins devant les monuments (327), lesquels imposent en un sens une histoire univoque, et parle plutôt « des temps » qui se dissipent (328), comme le fait l'ombre bien sûr, mais aussi ce que reflète le monde chez l'enfant qu'il est resté (34). Le motif lui-même n'en est pas moins sollicité dans toute sa dimension critique, et sur un plan à nouveau anecdotique, le compatriote que l'auteur rencontre à Manille, Don San Iago de Echappare (292-293), est présenté par Chamisso non pas comme un ressortissant ou comme un apatride, mais comme un

---

<sup>11</sup> N'est-ce pas Fichte qui s'est posé en promoteur de la nostalgie romantique, laquelle consiste notamment « dans une tension qui pousse l'individu à combler un vide » (L. Richard, 1987 : 48) ? Rappelons que le *Faust* de Goethe subira le même sort que *l'Etrange Histoire* au moment de sa réception, comme l'indique F. Weinmann (*op. cit.* : 61) :

Les préfaces aux différentes traductions du *Faust* en fournissent un bon exemple : Goethe avait publié un fragment de son drame en 1790, mais le texte définitif – du moins de la première version imprimée – ne paraît qu'en 1808. Il faut attendre une bonne dizaine d'années pour voir la première traduction en français, ce qui est un délai relativement long par rapport aux grands succès contemporains. Dans les années 1820, on voit néanmoins sortir coup sur coup plusieurs versions du drame, qui illustrent les différentes approches existant à cette époque.

« orphelin ». La Nation qui fait défaut exacerberait-elle, d'une certaine manière, l'absence du père ? La question reste ouverte<sup>12</sup>.

Au-delà d'un thème présent dans de nombreux courriers (Cf. not. la lettre d'Auguste de Staël à Chamisso, du 17 nov. 1821), l'expression du *moi en marge* exprime dans bien des cas l'hésitation d'être soi, et notamment d'être plus qu'une ombre. D'un autre côté, même si cette « phrase récurrente » des apatrides, qui consiste à déclarer « n'être plus rien » (C. Pacaud, *op. cit.* : 49), est absente *a priori* de la correspondance de Chamisso, celle-ci se glisse implicitement dans ses récits fictionnels et ses commentaires de société. Sur un plan strictement biographique d'ailleurs, quand il se rend à Paris en 1825, l'auteur s'y reconnaît d'abord comme émigré, bel et bien « français de naissance et greffon allemand, (... mais aussi) fortement déchiré dans (ses) racines », comme il aura eu l'occasion de l'écrire à Uhland le 5 janvier 1821. Cette « situation particulière », pour reprendre l'expression de F. Tellier, occasionnera d'ailleurs certaines railleries, comme un article que Nodier fait paraître dans le *Journal des Débats* en 1822, et où il parle d'un « français expatrié que l'habitude d'une nouvelle langue a presque brouillé avec la sienne ». Cela n'est pas faux du reste, car « Chamisso écorchait la langue allemande qu'il aimait tant et, sur certaines formulations, n'hésitait pas à consulter ses fils, dès qu'ils fréquentèrent le lycée » (J. Brosse, *op. cit.* : 25). Ne sachant « ni d'où partir ni où aller », ne se plaindra-t-il pas auprès de Fouqué, dans une lettre d'octobre 1808, de vivre dans un « monde (...) de toutes parts fermé comme avec des planches clouées » ?

Chamisso conforte donc une marginalité mi-revendiquée, mi-dissimulée, ce qui provoque notamment l'éclatement d'une identité qu'il emprunte quelquefois à des personnes fabriquées, donc illusoires, comme le « naturaliste » du *Voyage*. Pierre Péju appelle assez justement cet état l'« angoisse mais aussi le désir de ne pas être comme tout le monde, d'être à part » (*op. cit.* : 21). Le critique indique peu après (61) : « Dans son livre *La Tradition cachée*, Hannah Arendt examine quelle sorte de filiation existe entre le type du schlemihl et les personnages de Franz Kafka qui représentent, selon elle, « la toute dernière caractérisation du paria » ». Or, cette fabrication du paria impliquant une errance obligée, celle-ci procède aussi, et surtout, d'une vision du temps. Chamisso a bien compris qu'une société qui instantanéise, morcelle un temps qui éclate, quand d'autre part, il a bien senti (et cette fois-ci cela se voit surtout dans ses vers, notamment ceux qu'il dédiera à Schiller), combien l'homme moderne, en individualisant les moments qui fondent sa linéarité, a individualisé le temps cosmique, dans l'illusion de son épanouissement. Pour un romantique qu'est – surtout – Chamisso, cette problématique rejoint ouvertement celle de l'auto-représentation. Comme le rappelle très correctement P. Marie 2004 (27) :

Nous ne pouvons nous arrêter de produire de quoi faire exister l'Autre.  
Le temps objectif de la course des astres et le temps subjectif de la

---

<sup>12</sup> Curieusement, quand elle en vient à dresser un rapprochement entre le thème de l'étranger et le motif de l'orphelin, J. Kristeva (2004 [1988]) convoque celui de l'ombre (35 puis 37) :

Lorsque les autres vous signifient que vous ne comptez pas parce que vos parents ne comptent pas, qu'invisibles ils n'existent pas, vous vous sentez brusquement orphelin et, parfois, responsable de l'être. Une lumière étrange éclaire alors cette ombre qui était en vous, jubilatoire et coupable, l'ombre de la dépendance originare, pour la transformer en solidarité avec ceux d'avant, désormais perdus. (...) A moins que ce ne soit précisément la force de l'illusion qui, peut-être, conditionne toutes les communautés, et dont l'étranger éprouve en permanence l'irréalité nécessaire et aberrante.

conscience sont des temps symbolique et imaginaire qui s'articulent au temps réel de la jouissance.<sup>13</sup>

Pour reprendre Freud, on agit ses passions, « entre discernement et volonté d'accomplissement »<sup>14</sup>, et c'est là sans doute que s'établit un dilemme véritable, s'il en est<sup>15</sup>. Il semblerait alors, quand même les autres « sens cachés », d'après la locution de Golbéry, profiteraient d'une certaine vraisemblance sur le plan symbolique, que c'est bien à Jacques Brosse (et André Adnes) qu'il convienne de s'en remettre en fin de compte. Chamisso, éternel adolescent, se refuse de grandir<sup>16</sup>. *L'homme en gris*, qui est aussi, en grande partie, *l'autre* lui-même, peut tout, à condition qu'il sache dresser l'inventaire de ses hésitations, au terme de sa vie. Chamisso n'a pas voulu devenir adulte, un *homme gris* dont Peter Schlemihl n'a que trop abominé l'habit. Au regard d'un monde qui leur paraît si étrange(r), il ne fait aucun doute que certains d'entre nous verront, ici, la philosophie même de nos adolescents. On notera, justement, que dans sa contribution aux *Actes des journées franco-allemandes des 30 et 31 mai 1981 (Sainte-Menehould)*, André Adnès pose une question similaire dans les termes suivants (148) : « (...) Chamisso a-t-il jamais abandonné le souvenir de son ombre frêle d'enfant, celle de ses dix premières années qui furent françaises ? »<sup>17</sup>. Intégré à la société allemande, pour ainsi dire devenu allemand à part entière, Adelbert cultive une certaine lenteur, à proprement parler un luxe : celui de ne jamais s'inscrire qu'en marge de l'affirmation de soi.

---

<sup>13</sup> « (...) La jouissance est ainsi très proche de *l'agieren*, ajoute-t-il, non pas l'acte, acte en allemand se dit *Tat* ou *Handlung*, mais, suivant son étymologie latine, *agere*, plutôt accomplir, exprimer par le mouvement ».

<sup>14</sup> In *La Dynamique du Transfert*, GW, VIII (374), cité par P. Marie (27).

<sup>15</sup> On se rappellera la position de Heidegger sur la représentation de soi, résumée comme suit par M. Henry 1985 (104-105) : « quand l'être est interprété par Descartes comme un *je pense*, c'est-à-dire, si l'on en croit Heidegger, comme un *je me représente*, c'est bien comme étance qu'il est appréhendé, comme une condition *a priori* de possibilité de l'étant : celui-ci n'est posé dans l'être que pour autant qu'il est re-présenté, c'est-à-dire posé devant, ob-jeté, mis à la disposition de qui se l'ob-jecte – sa propriété d'être, son étance étant ainsi sa capacité d'être représenté, sa représentéité (*Vorgestelltheit*). »

<sup>16</sup> A propos du *Fortunatus*, J. Brosse déclare effectivement qu'Adelbert sera « tantôt l'un, tantôt l'autre, et ce petit drame constitue pour lui une mise en garde » (20). Pour conclure (26) : « Sont-ce seulement les circonstances qui ont fait qu'il fut Allemand et Français, naturaliste et poète, voyageur et casanier, Ampedo et Andolosia, Schlemihl et Chamisso ? En conclusion de sa biographie, Hitzig écrit : « Chamisso a passé à travers la vie et il en est sorti comme un enfant ». Lui aussi se trompe, mais d'une nuance seulement. Chamisso est demeuré toute sa vie, non un enfant, mais un adolescent, toujours inquiet, toujours incertain de lui-même, de sa propre identité. Jusqu'en sa vieillesse, il conserva sa haute taille dégingandée et les cheveux bouclés qui retombaient sur ses épaules ».

<sup>17</sup> En marge de toute civilisation européenne, c'est sur l'île à laquelle il donnera son nom, que l'auteur pourra proclamer « Je ne suis pas un Schlemihl » et se vanter d'avoir trois ombres. Or, pour les désigner, avant même qu'il ne s'agisse d'Antonie, sa femme, et de la flore, il citera la Prusse, et c'est bien là, semble-t-il, que le lecteur, venu d'ailleurs, visite effectivement *l'ici* de l'auteur, devant un *je* pour le moins contradictoire. Notons en passant que ce motif de « l'homme imparfait » en proie aux contradictions et aux illusions, sera particulièrement présent dans les productions des surréalistes français, un siècle plus tard, et notamment Robert Desnos, précisément auteur du poème intitulé « l'homme qui a perdu son ombre », auquel on se reportera.

#### 4. Pour conclure platoniquement

A lire Chamisso, on saisit assez facilement que celui qui persiste dans son hésitation ne vit pas sa marginalité forcément comme une dissidence ou même quelque dandysme un peu truqué. Celle-ci se résume dans une véritable *tentation d'exister*, pour reprendre Cioran, dans une problématique de mémoire et de marginalité, laquelle invite l'écrivain non plus à rapporter une histoire ou même l'Histoire, mais ce qui fait sa mémoire individuelle de l'événement. Plus ou moins politisée ou simplement revendiquée, cette mémoire autobiographique avoue en somme chez Chamisso l'un des désordres moraux de l'homme moderne, qui vit dans un monde qui lui paraît de plus en plus disproportionné. Ce terme qui, ramené à une vision difficile de la nation chez Robert Walser, et à la synchronisation chez Peter Sloterdijk, semble bien revenir à la problématique du temps vécu par rapport au temps réel, celui que Schlemihl, avec ses bottes de sept lieues, prendra de vitesse pour mieux s'en échapper. *Laissez-moi le temps d'être moi-même au-delà du temps des événements* : de là viendrait, en fin de compte, une première justification de la marginalité de Chamisso. C'est à ce prix, et à lui seul, que la formule de la tentation d'exister redevient, sous la plume de Nietzsche, « le plaisir d'exister ». Plus que dans le domaine de la langue, et davantage encore que dans celui de la nation, Chamisso est donc d'abord en marge de son temps. La transition n'est alors pas difficile avec une question, qui n'est pas de nous mais du *Parménide* (141a), et qui nous servira de conclusion ouverte :

Etre dans le temps, n'est-ce pas, forcément, toujours devenir plus vieux que soi-même ?

#### Références bibliographiques :

Brouillon Louis, 1910 : *Les Origines d'Adelbert von Chamisso*, Reims.

Chamisso Adelbert (von) (éd. 1989) : *Peter Schlemihl*, Paris, José Corti, *collection romantique* n° 20 (éditeur : Pierre Péju, aussi rédacteur d'une préface intitulée « L'Ombre et la Vitesse »).

– *L'Etrange Histoire de Peter Schlemihl* (éd. 1992), Paris, Gallimard, *folio bilingue* n° 26 (éditeur : Bernard Lortholary (*prem. éd.* : Payot, 1934)).

– *Voyage autour du monde (1815-1818)*, Paris, José Corti (1991), *Domaine romantique* (éditeur : Henri-Alexis Baatsch, avec une préface de Jacques Brosse (7-29)).

*Chamisso. Actes des journées franco-allemandes des 30 et 31 mai 1981*, Sainte-Menehould, Centre d'Etudes des Argonnais et Centre National des Lettres (1982).

Collombat Isabelle, 2003 : « Pseudo-traduction : la mise en scène de l'altérité », *Le Langage et l'Homme* XXXVIII, 1 : 145-158.

Feudel Werner, 1982 : « Chamisso médiateur entre la littérature française et la littérature allemande », *Actes du Colloque Chamisso* : 17-27.

Feudel Werner, 1988 : *Adelbert von Chamisso. Leben und Werk*. Leipzig.

Fink Conthier-Louis, 1982 : « Peter Schlemihl et la Démonisation de l'argent », *Actes du Colloque Chamisso* : 123-132.

Henry Michel, 1985 : *Généalogie de la psychanalyse*, Paris, PUF.

Kristeva Julia, 2004 [1988] : *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard, folio essais.

Lahnstein Peter, 1987 : *Adelbert von Chamisso. Le Prussien de France*, Paris, Flammarion, *Grandes Biographies*.

Marie Pierre, 2004 : « La Jouissance », *Topique* 86 (*L'Acte et le Temps*), *L'esprit du Temps*, Paris : 21-32.

*Œuvres complètes d'Adelbert von Chamisso* (1971), Zürich, Stauffacher (tomes I et II), *Verlag AG* (éditeurs : Ulrike Wehres et Wolfgang Deninger).

Pacaud Cécile, 1999 : « Ni d'Ici ni d'Ailleurs ? Analyse du processus de construction sociale de l'apatridie », *Cahiers du Cériem* 4.

Pille René-Marc, 1993 : *Adelbert von Chamisso vu de France (1805-1840). Génèse et Réception d'une image*, Paris, C.N.R.S. éditions.

Platon (éd. 1965) : *Parménide*, trad. d'Auguste Diès, *Les Belles Lettres*.

Richard Lionel, 1987 : « La Nuit allemande », *Magazine littéraire* 244 : 48-49.

Tellier Frédéric, 2003 : *La Société et son double*, Climats, Castelnau-le-Lez.

Van Grutgen-André Valérie, 1995 : « Chamisso, émigré français et écrivain allemand : la « merveilleuse histoire » d'un dilemme surmonté », *Revue de littérature comparée* 1 : 73-79.

Weinmann Frédéric, 1999 : « Etranger, Etrangeté : de l'allemand au français au début du XIX e siècle », *Romantisme* 106, 4 : 53-67.